

LE ROI-SOLDAT

Là où les villes se font plus rares et les dunes plus sauvages, un homme se promène seul sur la plage belge. Il va, insensible au froid, les mains derrière le dos. Sur sa haute casquette d'officier belge reluisent les insignes de général. Une petite capote noire de coupe bourgeoise sans aucun galon, s'adapte à sa haute stature.

Souvent à cette heure crepusculaire, le promeneur solitaire longe le rivage désert. Son oeil distrait erre sur la mer et sur la plage. Une gravité imposante imprègne son visage.

Le roi Albert ne ressemble plus que vaguement à ses portraits. Les intempéries ont bronzé sa peau et le chagrin a accusé les lignes de son visage, lui donnant une physionomie vigoureuse et marquée. L'effroyable tragédie du peuple belge se reflète, semble-t-il, sur ce visage.

La marée s'est retirée. Sur la plage découverte passent les patrouilles qui vont renforcer les sentinelles le long de la côte. Le roi s'arrête pour les observer.

Il aime ses soldats et leur fait tout le bien qu'il ne peut plus faire à son peuple.

— Bonjour, camarades.

Les hommes répondent : "Bonjour, sire". Et quelques-uns, moins au courant de l'étiquette : "Bonjour, roi".

Les troupes l'adorent. C'est pour lui que cette petite armée pourchassée et s'acharnant contre un ennemi formidable vibre d'un prodigieux orgueil de victoire et se sent la supériorité indestructible qui vient de sa conscience du bon droit.

— o —

En politique, ne confondez pas l'indifférence avec la modération.

LES TRANCHEES ALLEMANDES

Un médecin suisse qui revient de l'Aisne, où il exerçait sa profession comme auxiliaire dans l'armée allemande, rapporte à Genève un tableau effroyable de ce qu'il a vu dans les tranchées de Craonne :

Les Allemands avaient établi une succession de fossés parallèles de 50 à 100 verges de longueur et d'une profondeur moyenne de 5 pieds couverts par intervalles de planches, de portes, de contrevents, de plaques de tôle, etc., etc. Là s'étaient terrées des sections et des compagnies entières. Encore s'agissait-il des tranchées sur le front de bandière, près du gros que pouvaient battre les canons ennemis, mais non l'infanterie. Mais il en était autrement des fossés à l'avancée, sur la ligne de feu.

Dans ceux-ci le séjour était effroyable. Les hommes ne pouvaient guère s'y tenir que courbés. Points de vivres chauds, pas de feu, pas d'eau propre et potable. La nuit, qui aurait dû apporter le repos, ne provoquerait au contraire qu'un surcroît de trouble quand le noir Sénégalais, se mariant aux ténèbres, rampant par-dessus les têtes, les troncs humains, les bras jonchés, bondissait du glais comme un chat et égorgait les sentinelles. Rien que la pensée de ces noirs donne le frisson aux Allemands.

Ainsi, la nuit même ajoutait à l'horreur. On ne dormait presque pas, on grelottait, le froid et l'humidité enkylosaient les membres. Naturellement l'hygiène était complètement absente. Il sortait de ces trous de buées de puanteur produites par les excréments et les corps en pourriture. Pourtant dans ce charnier immonde,